LES

CHAMBRES DE MERVEILLES

OU

CABINETS D'ANTIQUITÉS DE LYON

DEPUIS LA RENAISSANCE

— SUITE[1] —

CABINET D'ESTE (HIPPOLYTE)

— 1509-1572 —

Parmi les hommes éminents et étrangers à Lyon qui furent utiles aux lettres et aux arts, au temps de la Renaissance, il est juste de ranger aussi le cardinal Hippolyte d'Este, archevêque de Lyon, né le 24 août 1509. Il était fils d'Alphonse, duc de Ferrare et de Lucrèce Borgia. Venu jeune en France, il plut beaucoup à François Ier, qui le fit élever au cardinalat, puis, le 26 février 1540, au siège de l'archevêché de Lyon.

« Personne n'aima plus que lui les savants et les gens de lettres, a dit le célèbre Marc-Antoine Morel, dans son oraison funèbre, prononcée le 11 décembre 1572. Personne ne les reçut en plus grand nombre chez lui, personne ne les encouragea par de plus généreuses et de plus inépuisables largesses. Leur conversation et leurs débats servaient d'assaisonnement à sa table ; il réservait, avec soin, pour les entretenir, les loisirs que lui laissaient ses

[1] V. la *Revue lyonnaise*, t. III, p. 413, t. IV, p. 56, 149, 300, 366, 431 et t. V, p. 68, 152 et 367.

graves occupations. Il apportait dans ses relations avec eux, avec ses amis et avec les gens de sa maison une bienveillance si affable qu'il semblait être un père pour tous. »

Pendant un séjour à Rome, il y avait distingué Benvenuto Cellini, déjà bien connu par ses splendides travaux d'orfèvrerie, et l'avait engagé à venir en France. Il y vint, en effet, avec deux de ses élèves Ascanio et Pagolo, et s'arrêta à Lyon où il ne resta cependant que quatre jours, « et s'y amusa beaucoup. » Peu de temps après, il fut présenté à François Ier, qui l'accueillit avec une grande distinction et l'invita à l'accompagner à Lyon, où il se rendait lui-même. Le cardinal lui donna l'hospitalité dans sa maison de Rontalon, « maison de plaisance, haulte, moyenne et basse, sur la rivière de Saulne, du cousté devers l'Empire (rive gauche) et ung grand jardin de plaisance et columbier dedans, joignant la rivière et le chemin tirant des Célestins à Esnay (Ainay). »

Mais en arrivant à Lyon, Cellini était malade ; son ouvrier Ascanio avait la fièvre quarte, et il ne put se décider à rester plus longtemps dans cette ville. Le Cardinal n'ayant pu le retenir lui remit l'argent nécessaire pour lui faire un bassin et une aiguière.

Hippolyte d'Este aimait le faste et les grandeurs comme tous les princes de cette époque et encouragea tous les artistes ses contemporains. « Qui se montra jamais plus magnifique, plus splendide dans sa manière de vivre? a dit aussi de lui, son panégyriste Morel. Que d'édifices il fit élever, soit en France, soit en Italie? quels somptueux édifices ! *Que de riches antiquités, il alla arracher pour ainsi dire à la tombe et retirer de l'oubli où l'ignorance des siècles les avait laissé disparaître !* que d'artistes habiles excités par les récompenses qu'il leur proposait ! »

Sébastien Serlio, bolonais, fut aussi du nombre des protégés du cardinal ; il le logea dans son bel hôtel, à Fontainebleau. Serlio habita aussi Lyon, et il y fut connu de l'antiquaire Strada qui publia ses œuvres qu'il lui avaient achetées, ainsi que tous ses portefeuilles ; mais Serlio retourna à Fontainebleau, « où le bon vieillard finit sa vie laissant un grand nom, car on peut bien dire qu'il a renouvelé l'art de l'architecture et l'a rendu facile à tous. »

Jean Desgouttes, littérateur lyonnais, protégé aussi par le Cardinal, lui dédia, en 1543, sa traduction française du *Roland*

furieux, publié par Sulpice Sablon, in-folio. Desgouttes se faisait appeler *Guttanus* ou *a Gutta* et s'était fait connaître par son « *Premier livre de la belle et plaisante histoire de Philandre et de Passerose*, imprimée par Jean de Tournes ».

Lyon était, en ce temps-là, le rendez-vous d'un grand nombre de lettrés qui trouvaient dans ses typographes une complaisance dont les uns et les autres eurent plus d'une fois à se repentir. Du nombre des victimes fut le célèbre imprimeur Estienne Dolet, condamné, comme hérétique, puis pendu à la place Maubert. Son corps fut ensuite brûlé et ses cendres jetées aux vents.

Hippolite d'Este sentant son corps plus usé par le travail que par les années, se démit de toutes ses fonctions en faveur de son neveu, Louis d'Este, qui fut l'héritier de son immense fortune dont il avait employé une grande partie à encourager les arts. De Thou, dans son livre LIV, a dit de lui : « Les bâtiments superbes qu'il a élevés en France, les beaux jardins de Monte-Cavallo et de Tivoli, qu'il a fait faire avec une dépense vraiment royale, seront à jamais les monuments de sa magnificence. » (V. la *notice sur Hippolyte d'Este*, par M. Péricaud, Lyon, 1865, et l'*Éloge funèbre* de ce cardinal, par Morel, son secrétaire, traduit par M. de Lagrevol, conseiller, et la *Vie de Sébastien Serlio*, par M. Léon Charvet, Lyon, 1869.

Il est à regretter que le cardinal n'ait pas songé aussi à doter Lyon de quelque grand monument, en utilisant les talents de Serlio et de Philibert de l'Orme, qu'il avait connus à Lyon et à Fontainebleau.

Notons aussi que, lors de l'entrée de Henri II à Lyon, le 21 septembre 1548, le cardinal avait fait représenter, dit Brantôme, (p. 231), « une belle tragi-comédie pour laquelle il dépensa plus de 10.000 escus, ayant fait venir à grants couts et despens les plus escellents comédiens et comédiennes d'Italie. »

CABINET PARADIN

— 1510-1590 —

Le célèbre Paradin, doyen de Beaujeu, dont 'ai déjà parlé dans la deuxième partie de ce livre, ne peut pas être rangé parmi les pos-

sesseurs de cabinets d'antiquités de Lyon: ce fut un collectionneur intrépide d'inscriptions. Il en a publié un grand nombre dans ses Mémoires, *oubliant* cependant d'indiquer qu'il en avait emprunté la majeure partie au *Lugdunum priscum* du président Bellièvre. On sait qu'il dédia ces *Mémoires de l'histoire de Lyon*, imprimés par Antoine Gryphe, en 1573, à François de Mandelot, gouverneur de Lyon. Le 26 mai de la même année, il en offrit un exemplaire, « en veau rouge et dorez, » au Consulat qui, en retour, « lui fit présent de cent écus sol et d'une belle vaisselle d'argent laquelle estoit ung beau bassin en argent ouvré dedans d'ouvrage de grotesques, à l'antique, et ung vase d'argent fort beau, en forme d'esguyère, élaboré aussi comme le bassin, à la panse duquel estoit un escusson des armes de la ville ; à l'entour estoit escrit et gravé en or : *Hoc respublica Lugdunensi donavit.* Autant il y en avoit au bouillon du bassin. » (*Journal de Guillaume Paradin*, 1572-1573, publié par M. d'Aigueperse.)

CABINET PERRIER (JACQUES)

— 1519-1570 —

Ce n'est que par une note du P. Ménestrier dans son livre : *Les divers caractères des ouvrages historiques, avec le plan d'une nouvelle histoire de Lyon*, que j'ai pu savoir que le P. *Perrier, Jacques*, a été aussi un amateur d'antiquités, et en a même fait une collection. Jusqu'à présent ce religieux n'a été connu que comme un orateur chrétien dont les sermons ont eu un grand retentissement, momentané il est vrai, à l'époque où il les prononça. Les historiens lyonnais et même Pernetti ne lui ont consacré que quelques lignes, mais le P. Ramette a écrit son éloge dans le splendide inventaire qu'il a dressé en ..... des archives de la maison des Dominicains à laquelle il appartenait.

D'après cet auteur, Jacques Perrier, né à Lyon en 1519, fut reçu profès dès l'âge de seize ans.

Il devint bientôt un savant docteur, brilla dans l'enseignement de la théologie et par ses prédications ; il ne tarda pas aussi d'être

élu prieur de la Communauté qu'il gouverna pendant trente ans. Adversaire intrépide des protestants, il les combattit avec la parole et la plume, et ils lui vouèrent une haine profonde. Dès qu'ils eurent surpris la ville en 1562, ils se saisirent de lui : « Mais, dit le P. Ramette, ni les mauvais traitements qu'il subit, ni la prison, ne purent le faire apostasier. Le 29 septembre 1567, il préserva Lyon d'une seconde invasion des protestants, en signalant leurs menées qu'il surveillait, au gouverneur de la ville qui put prévenir de nouveaux malheurs. »

Le P. Menestrier l'a compris dans la liste qu'il a dressée des *curieux* de son temps et a dit seulement de lui. « Le révérendissime P. Perrier, cy-devant général de l'Ordre, a une belle suite de *médailles, des urnes, des statues antiques et autres curiosités.* »

CABINET TALARU (CLAUDE)

SEIGNEUR DE CHALMAZEL

— 1536-1611 —

Ce cabinet n'est connu que par une note manuscrite sans signature que M. Breghot du Lut a lue dans un exemplaire de l'*Histoire de Lyon*, par Paradin, ayant appartenu aux Augustins de la Croix-Rousse [1]. Dans cette note, il est dit, à propos de la découverte de nombreuses médailles sur la colline de Fourvière, vers Saint-Georges : « Les sieurs *Chalmazel*, doyen de Saint-Jean et *De Langes*, président, feront cognoistre à la postérité qu'ils ont eu autant de soin d'en recueillir que autre qui les ait prévenus. »

Claude de Talaru, comte et doyen de l'église de Lyon, né vers 1536, de Louis de Talaru, seigneur de Chalmazel et de Claudine Mitte de Chevrières joua un rôle considérable à Lyon. En 1588, il

[1] La maison des *Augustins de la Croix-Rousse*, fondée au dix-septième siècle seulement, a possédé momentanément la plus belle collection de Manuscrits qui ait existé autrefois à Lyon. Cette collection était complètement inconnue à Lyon et son existence éphémère n'a été révélée que par le savant directeur de la bibliothèque nationale, M. Léopold Delisle, qui en a découvert un catalogue imprimé et qu'il a bien voulu me communiquer en 1880. J'ai, depuis lors, publié une étude sur ce catalogue dans mon livre *les Manuscrits de Lyon*. (Lyon, Henri Georg, 1880, p. 4.)

représenta le clergé aux états généraux de Blois. En 1595, il fut encore député à l'Assemblée générale du clergé de France, à Paris. Il mourut le 15 février 1611, âgé de soixante-quatorze ans, et fut inhumé dans la Primatiale. Il avait fait don à son église de deux parements d'autel, en étoffe d'or semée de perles, et son neveu et héritier fit aussi présent au Chapitre de la chapelle, en argent de son oncle. Le théologal Jacques Severt a reconnu dans sa chronologie des archevêques de Lyon, que Claude de Talaru, l'a aidé souvent de ses conseils et de ses connaissances. Il le qualifie ainsi : *Vir pius divini cultus regnitor et observator*. Enfin La Mure nous apprend « que le cabinet de Talaru, remarquable en pièces antiques et curieuses, était le produit de ses recherches. » (*Notes et documents*, Péricaud, p. 27.)

CABINET DU CHOUL (GUILLAUME)

J'ai cité déjà plus haut Guillaume Du Choul comme un des archéologues les plus célèbres de Lyon. Il s'était formé aussi un cabinet renommé que visita, au commencement du seizième siècle, le voyageur mantouan, Jacques Strada de Rosberg, lequel visita Lyon. Il a parlé en ces termes du cabinet de Du Choul :

« En toute l'Allemagne, dit-il, je n'ay rien délaissé à chercher toutes les choses qui faisaient besoin à l'augmentation et à l'ornement de ce présent livre. De là, venant ès Gaules, j'ay communiqué et hanté, à Lyon, avec un noble homme, M. Guillaume Choul, natif de la ville, fort expérimenté aux histoires et à déclarer le revers des monnoyes et médailles figurées ; homme, au surplus, de si bon jugement et si rare. En sa maison magnifique (ce qui me semble que je ne doive celer), j'ay vu un grand nombre de toutes pièces de médailles antiques, entre lesquelles, les unes sont d'or, les autres d'argent et le reste de cuivre, lesquelles il m'a communiquées pour doubler celles qui m'étoient nécessaires à livre des revers. » (Voir *Epitome des antiquez, c'est-à-dire pourtraits des vrayes médailles des Empereurs, tant d'Orient que d'Occident, de l'estude de Jacques de Strada, mantouan, antiquaire, traduit par Jean Louveau, d'Orléans, Lyon, MDLIII.*)

« La maison[1] où était né Du Choul, dit Pernetti (t. I, p. 357), lui inspira le goût de l'antiquité dès sa première jeunesse. Elle était placée dans la colline du Gourguillon où sont aujourd'hui les religieuses du Verbe Incarné. On ne pouvait creuser dans ce terrain qui fait partie de l'ancien Lyon, sans y trouver des médailles, des inscriptions, des urnes, des lampes. Les étrangers qui n'en avaient pas encore vu beaucoup, accoururent chez lui avec empressement. Ces objets piquèrent sa curiosité, il essaya d'expliquer ce qu'il voyait, rassembla tous ces monuments et leur donna un ordre. »

CABINET SÈVE (MAURICE)

— 1500-1564 —

Cette famille, originaire du Piémont, se disait issue des marquis de Seva. Maurice Sève, premier du nom, docteur ès-lois, juge-mage de Lyon, échevin en 1504 et en 1508, paraît être le premier de son nom qui se soit fixé à Lyon.

Son fils, Maurice Sève, deuxième du nom, fut littérateur et

[1] Cette maison a été souvent visitée par Spon, il la mentionne dans sa *Recherche des antiquités de Lyon*, p. 50. « On y voit, dit-il encore, ses armes sur la porte. » Cette belle habitation, acquise en 1636, par les religieuses du Verbe-Incarné et augmentée par elles en 1672, avait appartenu, après Du Choul, au seigneur de Saint-Irénée et ensuite à Antoine du Verdier, puis à son fils Claude, puis à la famille Orlandini. Devenue propriété particulière en 1793, elle a été achetée par M. Guillard, qui y tient un pensionnat. (Note de M. Monfalcon sur Spon, p. 50.)

A son retour d'Italie, il ouvrit sa maison aux hommes de lettres qui la fréquentèrent assidûment. Il était lié particulièremnt avec Honoré d'Urfé et avec le poète Voulte. Goltzius ne manqua pas de le visiter quand il passa à Lyon. Dolet fit de lui le plus grand éloge. Il avait quelque fortune et tenait à Lyon un certain état de maison. Symeoni a traduit deux des ouvrages de Du Choul sur la *Castramétation* et sur la *Religion des anciens Romains*, imprimés à Lyon chez Roville, en 1555 et 1558.

Le premier a pour titre : *Castramétation antique des Romains avec l'ordre militaire, mise en figures retirées des marbres antiques de Rome, plus des bannes et excertitations des Romains avec leurs figures, plus de la religion des Romains avec les figures et portraits représentant leurs façons de faire et cérémonies de leur temps.*

Le second est intitulé : *Discours sur la religion des Romains illustré d'un grand nombre de médailles et de plusieurs belles figures retirées des marbres antiques qui se trouvent à Rome.*

poète des plus illustres ; de son vivant il faisait école, et fut l'ami d'Étienne Dolet et de Clément Marot. Né au commencement du seizième siècle, il mourut vers 1560 ou 1564.

La Croix Du Maine l'a cité « comme un homme fort docte et fort bon poète français, *grand rechercheur d'antiquités*, doué d'un esprit émerveillable, de grand jugement et singulière invention ».

Le *Promptuaire des Médailles* le place au rang des illustres de son siècle. Il étudia à Avignon, en 1533, et il y contribua à la découverte d'un tombeau qu'on a cru être celui de Laure, l'amie de Pétrarque, dans la chapelle Sainte-Croix, au couvent des Cordeliers, en présence de François Ier. De retour à Lyon, il y publia de nombreux ouvrages de littérature, mais aucun sur les médailles et l'antiquité. Ses contemporains n'ont pas parlé de son cabinet d'antiquités.

Le *Promptuaire des Médailles* que je viens de citer a été publié en 1553, par Guillaume Rouillé, en latin, 2 vol. in-4. Le privilège qu'il avait obtenu, le 27 juin, lui accorda la faculté de l'imprimer en latin, en français, en italien et en espagnol. Il employa pour la gravure des médailles un artiste piémontais, qui était venu s'établir à Lyon, Georges Reverdy. La Croix Du Maine en a parlé dans sa *Bibliothèque*. Antoine Augustin, dit M. Péricaud, dans ses *Notes et documents*, p. 16, se moque, avec raison, dans son *Dialogue des Médailles*, du *Promptuaire* de Rouillé. Celui de Jacques de Strada dont il existe une traduction qui parut aussi à Lyon, en 1553, conserve encore quelque valeur, non pour les numismates, mais pour les bibliographes cette traduction a pour titre : *Epitome du Thrésor des Antiquitez*, c'est-à-dire *Pourtraicts des vrayes médailles des empereurs tant d'Orient que d'Occident, de l'estude de Jacques de Strada, mantuan, antiquaire, traduit par Jean Louveau, d'Orléans, à Lyon, par Jacques de Strada et Thomas Guérin, 1553.*

Le *Promptuaire des Médailles* a pour auteur *Guillaume Rouille*, et non *Roville* comme on l'a écrit par erreur. Il était né à Tours, vers 1518 ; il se fixa à Lyon et y épousa la fille du célèbre imprimeur, Bastien Gryphe. Il était imprimeur lui-même et donna son *Promptuaire*, d'abord en latin, sous ce titre : *Promp-*

tuarii inconim a sæculo hominum, en 1553, in-4. La première partie contient les médailles ou portraits depuis Adam et Ève jusqu'à Quintilius Varus, et la seconde depuis Jésus-Christ jusqu'à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme. « On convient bien, dit M. Breghot du Lut, dans ses *Nouveaux Mélanges*, 1831, p. 176, que presque toutes ces médailles sont de pure invention, et l'on aurait tort de considérer ce recueil comme un ouvrage de numismatique; c'est ce qui fait qu'il n'a aucun mérite, pas même celui de l'exécution. »

CABINET NEYTER (CHRISTOPHE)

— 1559 —

Christophe Neyter, patrice d'Augsbourg, établi à Lyon, avant 1559, fit construire, à la montée Saint-Barthélemy, une maison qui fut plus tard parlé celle des *Lazaristes*. Hubert Goltz, dont j'ai plus haut, le cite parmi les amateurs d'antiquités qu'il avait connus à Lyon. (Voir *Paradin*, 361. *Menestrier*, Elog. histor., 2e partie, p. 68.)

Paradin cite Neyter, qu'il appelle *Neuter*, — parmi les habitants de Lyon qui firent « les plus belles illuminations et grands feux de joye, en tesmoignage de publique réjouissance, pour raison de la paix entre les roys chrestiens, en 1559. Ce qui le plus esmouvoit l'air estoit l'artillerie qui tiroit, à grande furie, de la maison du seigneur Christophle *Neuter*, de la nation d'Allemagne, qui est en Forvière. Le dit Neuter avoit fait allumer en sa maison, tel nombre de flambeaux, qu'il sembloit avoir mis le feu partout pour la brûler, etc.... »

Cette fête dura deux jours, « dans plusieurs quartiers, on avoit élevé des poteaux, garnis de fusées et de pétereaux. Au devant des prisons royaux, appelées Rouanne, fut semblablement élevé un poteau, garni de bois et de paille, et il y avoit *deux chats en une cage* desquels, quand ils sentirent le feu, *faisoit bon oyr le chant et mélodie.* » (Voir *Reg. cons.*, arch. de l'Hôtel de Ville.) Singu-

lière réjouissance ; passe encore si des enfants eussent commis cet acte de cruauté. Le poète n'a-t-il pas dit : « Cet âge est sans pitié... »

CABINET LAURENCIN (François de)

— 1563 —

François de Laurencin, prieur de Saint-Irénée (ou *Saint Irégny*, comme on disait alors), possédait un riche cabinet de numismatique. Il est cité par *Hubert Goltz*, à la suite de son *Julius Cesar*, en 1563, dans la liste des amateurs d'archéologie et de numismatique de Lyon. Il était fils de Claude II, de Laurencin, baron de Riverie, receveur des subsides royaux au pays de Lyonnais, lequel a été mentionné souvent, d'après M. Péricaud, dans les lettres d'Agrippa datées de Lyon, des années 1524-1527. Il avait épousé *Sybille Builloud*, dame d'honneur de la reine Claude, femme de François Ier [1].

Le cabinet de François Laurencin est ainsi cité dans une note manuscrite qu'on lit à la fin d'un exemplaire de l'*Histoire de Lyon*, de Paradin, lequel faisait partie autrefois de la bibliothèque des Augustins de la Croix-Rousse ; cette note est ainsi conçue :

« Entre autres, feu M. Laurencin, prieur de Saint-Irygni, s'est

[1] La maison de la famille Builloud était située dans la rue du Bœuf, n° 12. Pierre Builloud, Procureur général au Parlement des Dombes et père du célèbre Jésuite, auteur du *Lugdunum sucro profanum*, y reçut en 1589 le cardinal Henri Caëtan, légat du pape Sixte-Quint, le cardinal Robert Bellarmin, Frédéric Panigaroles, évêque d'Ast, Bernardin Castor, savant jésuite, Mathieu de Vauzelles. « Ce dîner fut à cette époque, appelé le festin des *sept sages*, et Lyon en parla longtemps. Construite au seizième siècle, alors qu'une architecture à la couleur puissante et nouvelle se popularisant en France avec le titre, nouveau aussi, d'architecture fameuse ou de la Renaissance, habitée par les membres d'une famille ancienne dont la cité s'honore, cette maison réunit le double mérite d'être une œuvre d'art dans quelques-unes de ses parties et d'occuper sa place dans l'histoire lyonnaise. » (*Recherches sur l'architecture, la sculpture*, par P. Martin, arch., 1851, p. 35.)

Un autre membre de la famille Builloud, Pierre Builloud, général de Bretagne, mit en usage le talent naissant du du jeune Philibert de L'Orme, de retour d'Italie, pour faire restaurer par lui son remarquable hôtel de la rue Juiverie.

veu plus de 2.000 médailles, tant de cuivre que d'or et d'argent, avec infinies singularités de statues, graveures et autres antiquitéz qu'on pourrait estimer son cabinet un trésor pour une antiquité. » (*Nouveaux Mélanges* de Breghot du Lut, p. 329.)

Dans cette même note, on lit ce qui suit au sujet de l'établissement dans lequel les Romains fabriquaient leur monnaie, Lyon : « *Nota* que Perradin (Paradin) s'est montré trop peu curieux à rechercher l'antiquité des grandes mazures qui sont encore en la montagne de Forvière qui viennent descendre jusqu'à Saint-Georges, dans lesquelles fut descouvert, en commençant l'esglise des Minimes, l'endroit et lieu où soûlaient estre les fournaises et la monnaye establies par les Romains, auquel lieu furent trouvées une infinité de formes de terre cuite pour forger des médailles, et entre autres, en fut trouvé de Julia Pia, de Mammea, de Sévère, d'Alexandre et de Geta, et d'autres encore incogneues qu'on a depuis cogneues, ni moins fait mention d'aucunes médailles, lesquelles sont en si grand nombre en la dite ville qu'il y en a trois ou quatre tels que en pourroient fournir plus de *deux mille d'or* et *dix fois autant d'argent* et le nombre de celles de bronze et de cuivre est si grand que chacun en est fourny. »

CABINET ORLANDINI (ALEXANDRE)

Alexandre Orlandini, fils de Jean et de Constance Ubaldini, a joué un grand rôle à Lyon par son immense fortune. Il put prêter à Henri IV 450.000 livres et construisit de ses deniers le splendide chœur de l'église des Jacobins où il creusa aussi sa tombe. Il aimait les arts et se plaisait à s'entourer de leurs chefs-d'œuvres. En 1601, il découvrit dans sa terre d'Irigny un tombeau en marbre blanc dont on parla beaucoup à Lyon, et qui a fait l'objet d'une note manuscrite dans un exemplaire de l'*Histoire de Lyon* de Paradin, qui a appartenu aux Augustins de la Croix-Rousse. J'en extrais ces quelques lignes : « Le quatrième moys, il commença à découvrir une grande pierre de marbre blanc qui l'invita de veoir plus outre, et découvrant la terre, il trouva un grand sépulcre couvert qu'il fit

ouvrir, où fut veu un grand homme couché, tenant d'une main une phiole de verre dans laquelle s'y trouva encore quelque reste d'huille. M. Conin, médecin, fut mené sur les lieux et recogneut que l'huille estoit huille de beaume, ce qui est véritable, car je l'ay vu. » M. Conin et l'auteur anonyme de la note ne se sont-ils pas trompés ?

CABINET DE GROLIER DE SERVIÈRES

— 1593-1680 —

Le cabinet de Grolier de Servières, dit Clapasson, est célèbre dans toute l'Europe et lui vient de Nicolas de Servières, son grand-père. « C'est un assemblage de pièces en yvoire travaillées avec une délicatesse surprenante, de modèles de machines pour la défense et l'attaque des places, pour l'élévation des eaux, le passage des rivières, d'horloges avec des mouvements singuliers. Louis XIV étant à Lyon, en 1658, visita ce cabinet et l'examina à deux fois différentes avec beaucoup d'attention. »

La vue du cabinet de M. de Servières décida la vocation de *Jean Truchet*, de l'Ordre des Carmes, fils d'un marchand de Lyon « fort homme de bien », dit Pernetti (t. II, p. 232) ; « ce religieux, plus connu sous le nom de *P. Sébastien*, sentit que son génie le destinait aux Méchaniques. »

Nicolas Grolier, seigneur de Servières, quatrième fils d'Antoine, était né à Lyon en 1593; il se distingua par son goût et par son talent pour la mécanique qu'il porta à une vraie perfection ; il en prit les premières idées chez un tourneur allemand où il était en garni, en 1617. Il vécut quatre-vingt-treize ans, après avoir servi avec distinction dans les armes où il perdit un œil.

Gaspard Grolier de Servières a donné en 1729 une description du cabinet de son grand-père; elle est ornée de vingt-sept figures en quatre-vingt-huit planches ; il mourut le 26 février 1745. « Il y avait dans son hôtel, place Louis-le Grand, une personne préposée pour le faire voir aux étrangers et aux curieux et un recueil

imprimé qui en donne une parfaite connaissance. » *(Alm. de Lyon*, 1749.)

M. de Servières, après avoir montré au Roi les raretés de son cabinet, tira un rideau et lui dit en lui montrant de très beaux petits enfants qu'il avait fait cacher derrière: Il est juste, sire, puisque vous avez vu mes ouvrages de jour, que votre Majesté voie aussi ceux de la nuit. — Le monarque fronça le sourcil et trouva le propos libre. (Mme Dunoyer, *Lettres historiques et galantes.*)

La description du cabinet de Servières en un volume a eu trois éditions, suivant Guérard. Nicolas Grolier de Servières a inventé le cadran ovale qui marque les minutes, par une aiguille qui avance et recule, dans l'horloge de Saint-Jean, construit en 1598 par Nicolas Lippius et restauré en 1660 par Guillaume Nourrisson. Cette horloge a occupé plus d'un savant et on lit avec intérêt ce qu'on a écrit sur la voix vibrante du coq perché sur le dôme de cette horloge, dans le Glossaire des *Noëls* de La Monoye, et les Notes d'Amanton sur le *Festin du Roi-boit* de Bullet. (*Tab. hist.* de Péricaud, 27 novembre 1660).

Nicolas de Servières vécut quatre-vingt-treize ans et s'était fait cette épitaphe : « Cy gît qui a vécu longtemps, parce qu'il n'a connu ni procès ni médecin. »

Spon a parlé ainsi du cabinet de M. de Servières : « Quand je ne dirois mot du cabinet de M. de Servières la renommée le fait assez apprendre aux étrangers, et l'empressement qu'ils en font. On y voit plusieurs sortes de montres fort surprenantes, des ouvrages de tour très délicats, et des machines de guerre fort singulières, enfin presque tout ce que peut faire la mathématique mécanique[1]. »

« Ce cabinet a été enrichi par les dons que lui a faits feu le grand Prieur de Savigni, homme d'une grande piété et d'un mérite rare, » a dit Colonia dans son *Histoire littéraire de Lyon* (p. 782).

Enfin voici ce qu'a dit aussi M. Grolier de Servières, petit-fils du fondateur de ce cabinet, dans sa *Description* publiée en 1719

[1] La *Mathématique mécanique*, suivant l'expression de Lyon, avait déjà occupé plus d'un savant; déjà, en 1578, avait paru chez Jacques Jouet un volume intitulé : *Théâtre des instruments mathématiques et méchaniques* de Jacques Besson, Dauphinois. Cet ouvrage eut une deuxième édition en 1596. (*Tabl. hist.*, Ant. Péricaud, p. 103.)

(1 vol. in-4). « Depuis plus de soixante ans, les voyageurs attentifs à rechercher ce qu'il y a de plus merveilleux dans chaque province n'ont jamais manqué, en passant à Lyon, de demander à voir ce cabinet. Feu notre grand monarque Louis XIV ne se contenta pas de l'honorer une fois de sa présence. Il y alla deux jours de suite suivi d'une nombreuse cour. » La maison des Grolier de Servières était d'abord située non loin du Port du Temple; le 26 août 1690, Antoine de Grolier de Servières la céda au roi en échange de la Terre et Justice de la Salle de Quincieux. Le roi plaça dans cette maison l'atelier monétaire qui était auparavant dans la rue du Bœuf. (Cochard, *Descript. de Lyon*, 88.)

CABINET COLBENSCHLAG (ALEXANDRE)

Colbenschlag était originaire de l'Allemagne et fixé à Lyon, rue de Flandres, près l'église Saint-Paul, où il exerçait le commerce. Spon l'a connu et cité parmi les *curieux* de son temps. Son cabinet était riche en estampes, gravures et médailles. Il possédait, entre autres, un marbre dont il « se servit longtemps de pierre à broyer, dit Spon, et qui était venu de chez Monsieur le cardinal de Tournon qui avait été fort curieux de cette sorte de bijoux. »

Cette inscription, d'après M. Léon Rénier, avait été apportée de Rome où *Pighius* l'avait vue, *in vinæ Cosmi Medici ad portam Catimontanam*. Gruter a reproduit la copie de Pighius. Spon l'a copiée à son tour, et il a dit dans ses *Recherches des antiquités* où il l'a donnée (p. 43). « Quoique ce marbre soit rongé de côté et d'autre, on ne laisse pas de deviner tout ce qu'il contenait. Et il ne serait pas juste de laisser dans la poussière un monument de la qualité de cet *Aurelius Gallus*, fils de Lucius, de la Tribut appelée Quincina; il avait été consul, intendant du Trésor public, proconsul de la province narbonnaise, etc. »

Pighius (Étienne-Vinand) était un savant antiquaire de l'Ower-Issel (Hollande), et demeura huit ans à Rome. Il fut ensuite pendant quatorze ans, secrétaire du cardinal de Granvelle, puis se fit

chanoine régulier et mourut en 1604, âgé de quatre-vingt-quatre ans, laissant plusieurs ouvrages sur l'histoire de Rome.

Les auteurs lyonnais ne le citent pas ; mais il est très probable que pendant ses deux voyages à Rome il se sera arrêté à Lyon, pour étudier ses monuments comme l'ont fait tant de savants [1] antiquaires étrangers dont j'ai déjà parlé, car Lyon était alors sur le chemin direct du Nord à Rome.

Quant au cardinal de Tournon, centième archevêque de Lyon, je ne le mettrai pas au nombre des antiquaires ; mais il fut le protecteur des savants, dit Moreri, et avait toujours près de sa personne ou Lambin ou Muret. Il fut l'un des plus grands hommes de son temps. Il fut chargé, entre autres, de traiter de la délivrance de François Ier après la bataille de Pavie. Le 22 janvier 1537, le roi remercia très affectueusement le cardinal de Tournon d'avoir pu emprunter pour lui aux banquiers de Lyon, une somme de 40.000 livres *a trois pour cent par mois* et de s'être fait personnellement sa caution ; les banquiers n'ayant voulu traiter qu'avec lui. (*Notes et docum.*, Péricaud, p. 61.)

Lambin (Denis) était un savant commentateur, professeur de grec au Collège de France, et *Muret*, François, professeur au Collège du Cardinal Lemoine, Montaigne fut son élève.

CABINET COMPAIN (Mathieu)

— 1600-1675 —

Compain (Mathieu), né le 9 août 1600 à Lyon, où il est mort le 12 novembre 1675, appartenait à la compagnie de Jésus, et fut le fondateur de la bibliothèque, qui existait encore en 1762, dans la

[1] Notons aussi que Montaigne visita Lyon. Il nous l'apprend dans le *Journal de son voyage en Italie*, mais les lettres et les arts n'y captivèrent pas son attention. « La ville, dit-il, me plaît beaucoup à la voir. Le vendredi, j'achetai quatre courtaus (bidets) et un cheval de pas de cinquante écus. Le samedi, jour de (saint Martin) 1581, j'eus au matin un grand mal d'estomac, et me tins au lit jusques après midy qu'il me prist un flux de ventre ; je ne dînai point et soupai fort peu. Le mercredi 15 novembre, je partis de Lyon après dîner. » Montaigne a dû conserver un triste souvenir de Lyon.

maison de son ordre, dite de Saint-Joseph, rue Sainte-Hélène. Cette maison, bâtie par François Clapasson, président des trésoriers de France, et par Marguerite d'Ullins, sa femme, était principalement destinée aux exercices de la troisième année de noviciat que les Pères Jésuites étaient obligés de faire avant la profession solennelle.

Le P. Compain était un antiquaire distingué et s'était formé une collection de bronzes et de médailles. « Cette collection, dit Spon, fut acheté par M. Fogelius, de Hambourg : il y avait une lampe antique, trouvée à Lyon au jardin de M. Barra, le médecin, fort avant dans la terre avec des médailles. »

M. Compain, ajoute Spon, avait un cabinet de médailles et autres antiques, dont il a été curieux depuis longtemps. Je lui ay l'obligation de beaucoup d'inscriptions, dont il m'a averty. On voyait entre autres dans ses collections l'inscription suivante, qui passa ensuite dans celle de Gudius :

GEN. COLL. AVRELIAN.
L. SEXT. EGLECTVS.
IIII VIR. AVG. D. D.

D'après une note de M. L. Rénier, cette inscription ne figure dans aucun des nombreux ouvrages publiés sur les antiquités de Lyon.

Mathieu *Fogelius* ou *Vogelius* était ministre à Nuremberg (Bavière). De là, il passa en Prusse, puis dans le Duché de Wurtemberg, où il eut l'abbaye d'Alberspach. Il laissa un *Trésor de théologie* en sept volumes. S'il acheta la collection du P. Compain, il joignit probablement l'étude de l'antiquité à celle de la théologie.

CABINET LA PORTE (ANTOINE DE)

La Croix du Maine fait mention d'Antoine de La Porte, seigneur de Bertha, échevin en 1581, et « qui avait, dit-il, un cabinet fort excellent, rempli de plusieurs beaux livres et de médailles antiques ».

M. Breghot du Lut s'est demandé dans ses *Nouveaux Mélanges* (p. 44) si cet Antoine de La Porte[1] serait un parent du *Carolus a Porten, germanus*, mentionné par Goltz et dont le nom allemand aurait été francisé.

Cette famille de La Porte est bien connue dans l'échevinage lyonnais. Jean de La Porte protesta, en 1563, contre l'exclusion des échevins catholiques. Hugues de La Porte, sieur de Bertha, dont il s'agit ici, fut échevin en 1580 et en 1585.

Hugues de la Porte est qualifié : *honorable homme Hugues de La Porte, marchand, bourgeois de Lyon*, dans un acte de 1542, par lequel il acheta du cardinal-diacre de Gadis, abbé d'Ainay, une maison appelée *la cave d'Ainay*, située rue Mercière, 68. Il éleva sur son emplacement une autre maison, laquelle attire encore l'attention et était certainement fort remarquable à l'époque de sa construction. M. Martin lui a consacré une notice dans son beau livre sur l'architecture de Lyon. « La construction, dit-il, p. 53, telle quelle se voit aujourd'hui, nous présente une particularité assez remarquable dans l'emploi d'une élégante colonne cylindrique, pour former le menau vertical des fenêtres, ce qui constitue un type qui marque la transition entre les menaux à nervures du moyen âge et les menaux prismatiques et lisses de la Renaissance. »

La famille de La Porte ne porta plus que le nom de *Bertha* à partir de 1569.

[1] Antoine de la Porte était aussi un littérateur. Gilbert Ducher, en latin *Gilbertus Ducherius*, qui a séjourné à Lyon et y a publié chez Gryphe ses *Épigrammes*, a cité les trois de La Porte parmi les lettrés de Lyon et a donné des renseignements des plus intéressants sur l'histoire littéraire de Lyon au seizième siècle.

LÉOPOLD NIEPCE,
Conseiller à la Cour d'appel de Lyon.

(A suivre.)